

PHOTOS. Gelures, peur de mourir... J'ai gravi les plus hauts sommets des 7 continents

Publié le 07-03-2015 à 12h50 - Modifié le 09-03-2015 à 09h38

4 réactions | 3716 lu



Temps de lecture : 7 minutes



Par **Jean-Luc Bremond**
Alpiniste

LE PLUS. Graver les sommets les plus hauts de chacun des sept continents, c'est le défi que s'est lancé Jean-Luc Bremond, il y a cinq ans. En venant à bout de l'Everest, du Kilimandjaro, du Mont McKinley et de quatre autres montagnes, cet alpiniste français de 50 ans a réussi son pari. Il raconte ses sept ascensions, les moments de doute et de joie, et son retour en France. Témoignage.

Édité et parrainé par [Sébastien Billard](#)

Partager 16 6 3 0

Réagir4

Recevoir les alertes

OK



Jean-Luc

Bremond à l'entraînement, dans les Hautes Alpes (J-L. BREMOND).

Plombier chauffagiste de formation, apiculteur par passion, je parcours la montagne depuis 28 ans. Ma première sortie, je l'ai réalisé seul, [au Mont Blanc du Tacul](#). J'avais 23 ans et c'est à ce moment là qu'est née une passion qui sommeillait en moi depuis mon adolescence.

La montagne, pour moi, c'est la liberté, la beauté des paysages, la découverte de soi et des autres, le dépassement de soi, la verticalité, la solitude, les éléments que l'on ne maîtrise pas et avec lesquels il faut savoir concilier. C'est repousser toujours plus haut et plus loin les limites et tester sa résistance à la souffrance. C'est l'un des rares endroits que l'homme n'a pas transformé et aseptisé.

Ce défi, [Seven Summits](#), j'ai eu envie de le relever après le décès de mon ami et mentor Philippe Macle, un homme qui m'a énormément appris. J'ai voulu réaliser ce challenge en mémoire de son enseignement, car il n'a pas eu le temps de franchir les frontières de l'Hexagone. J'avais envie, également, de découvrir des horizons nouveaux, d'autres cultures, d'autres modes de vie et d'autres façons d'appréhender la montagne.

J'ai investi la totalité de mes congés

Pour réaliser ces sept ascensions, je n'ai pas suivi de préparation sportive particulière. Je n'ai pas de coach sportif, je m'entraîne le plus souvent possible en fonction de mes diverses activités professionnelles.

Mon activité d'apiculteur me prend beaucoup de temps durant l'été. C'est un métier très pénible, qui demande une énorme résistance lors des transhumances de nuit, ce qui renforce ma capacité d'endurance. Alors dès que les abeilles n'ont plus besoin de moi, je sors en montagne le plus souvent possible durant l'automne, l'hiver et le printemps : randonnée, cascade de glace, ski de randonnée et alpinisme hivernal. Je pratique la montagne au rythme des saisons et du peu de temps libre qui me reste.

Concilier cette passion avec mon activité professionnelle n'est pas toujours facile. Ce défi m'a pris cinq ans, j'y ai investi la totalité de mes congés, j'ai dû accumuler des heures supplémentaires sur un compte épargne-temps. J'ai fait en sorte de partir en dehors des périodes où ma présence était nécessaire pour mon travail.

1. Aconcagua : 6.962 m (2009)

J'ai commencé ce défi par cette ascension, [en Argentine](#). Je me suis greffé sur une expédition organisée par trois Français que je ne connaissais pas. Nous devions faire l'ascension par la voie des Polonais, une voie glacière très pentue et technique. Mais cela n'a pas été possible à cause des conditions météo, un vent violent et froid. Nous sommes donc passés par la voie normale.

Cette semaine là, sept personnes sont mortes sur les pentes de cette montagne, dont une au sommet. Ce sommet est difficile de par les conditions météo parfois exécrables que vous pouvez rencontrer. Vous êtes dans les Andes, non loin du Pacifique et du Cap Horn, les perturbations sont nombreuses et le vent vous épuise.



Jean-Luc

Bremond au sommet de l'Aconcagua, en Argentine, en 2009 (J-L. BREMOND).

Ce sommet est très aléatoire (pourquoi ?). Nous sommes trois à avoir atteint le sommet sur les quatre au départ.

2. Everest : 8.848 m (2010 et 2011)

Pour l'[Everest](#), le plus haut sommet du monde, j'ai fait une première tentative côté Tibet en 2010. J'avais alors seulement la moitié du budget normal (il faut compter au moins 30.000 pour cette ascension). Je suis parti sur les conseils et avec [Marc Batard](#), une sommité dans le monde de la montagne. Nous étions neuf Français.

Dans la mesure où nous sommes restés qu'un mois sur place, je me suis très mal acclimaté, et j'ai atteint l'altitude de 7.500 m sans oxygène et sans sherpa, faute de budget. J'ai dû faire demi-tour car j'étais atteint d'un œdème cérébral et d'un début de gelure. J'ai géré ma redescente en ne comptant que sur moi-même.

Cette année là, aucun des neuf membres de l'expédition n'a atteint le sommet. Ce fut difficile à encaisser, un coup dur pour le moral, mais rien n'était perdu puisque j'étais toujours vivant !

J'ai retenté cette ascension en 2011, dans une équipe de six Français et un Suisse que je ne connaissais pas cette fois encore. Mais après deux mois sur place et une excellente acclimatation, sans parler du budget que j'avais réussi à boucler (donc avec un sherpa et de l'oxygène), cela s'est beaucoup mieux passé. Nous sommes quatre à avoir pu atteindre le sommet.



Jean-Luc

Bremond sur l'Everest, à environ 8.600 m d'altitude, lors de la descente, en 2011 (J-L. BREMOND).

Cette ascension fut malgré tout très difficile. Nous marchions sous une température d'à peu près - 40°, et de nuit. Sans compter les cadavres enchâssés dans la glace que nous avons croisé sur le chemin. Une fois arrivé au sommet, ce fut une véritable libération.

C'est sur l'Everest que j'ai eu le plus peur de mourir. De par les conditions d'ascension et, bien entendu, de par le nombre de personnes qui n'en sont pas revenues, tout simplement.

Pendant cette expédition, j'ai perdu au total 10 kg. Les maux de tête étaient quotidiens et pénibles. La souffrance venait également de la durée de l'ascension : 24 heures non stop entre le départ vers le sommet et le retour vers 6.400 m pour se reposer un peu. D'où l'importance de la résistance morale et physique et de l'endurance. Pour l'Everest, sur quatre arrivés au sommet, trois ont eu soit les doigts soit les orteils gelés, mais personne n'a été amputé.

3. McKinley : 6.194 m (2012)

[Cette ascension en Alaska](#), je l'ai réalisé en six jours, en technique alpine et sans acclimatation et sans entraînement. Je suis parti avec un Français qui était également intéressé par les Seven Summits. Ce fut difficile à gérer car nous n'étions pas du même niveau et qu'il s'est blessé. Là encore, on a marché dans un grand froid mais les paysages étaient à couper le souffle, avec des glaciers immenses, de presque 70 km de long !



Jean-Luc

Bremond en route vers le sommet du Mont McKinley, en Alaska, en 2012 (J-L. BREMOND).

Le McKinley, c'était pour moi un rêve d'enfant car je marchais sur les traces de [Jack London](#), l'auteur de "L'appel de la forêt"...

4. Kilimandjaro : 5.894 m (2012)

J'ai suivi un itinéraire peu fréquenté, par la Western Great Breach, seul avec un guide africain. Ce sommet est somme toute assez facile techniquement mais difficile de par l'altitude, et donc à ne pas sous estimer.



Jean-Luc

Bremond sur le Kilimandjaro, en Tanzanie, en 2012(J-L. BREMOND).

Pour rappel, trois Américains sont tout de même morts sur cet itinéraire qui a été fermé pendant une dizaine d'années, et il faut signer une décharge pour emprunter cette voie.

5. Elbrouz : 5.642 m (2013)

Je suis monté en haut de ce sommet, situé dans le Caucase russe, par le côté le plus sauvage. Je suis monté en ski de randonnée pour pimenter l'ascension, en compagnie de trois autres Français.



Jean-Luc

Bremond au sommet de l'Elbrouz, dans le Caucase, en 2013 (J-L. BREMOND).

C'est lors de cette ascension que j'ai vécu l'une des plus belles anecdotes des Seven Summits. J'étais en compagnie de Oleg, un guide russe. Sa particularité ? Il tournait au cognac ! Il a été obligé de faire demi-tour à 1.800 m de dénivelé du sommet, c'est-à-dire tout de suite après le dernier refuge. J'ai donc du tracer l'itinéraire seul jusqu'au sommet...

6. Carstenz Pyramid : 4.884 m (2013)

Cette ascension était une sorte de retour vers le passé avec une rencontre forte en émotion en compagnie des fameux [Papous](#). Le plus dur est d'arriver au pied du sommet : 200 km de jungle aller-retour, dans la boue et l'humidité...

J'ai ressenti beaucoup d'émotions en tous genres lors de cette aventure. Ce fut une expérience unique et fascinante, parfois même effrayante face à des Papous imprévisibles. Ma présence a suscité de violentes joutes verbales entre différents clans. Armés de machette, prêts à en découdre, certains étaient à deux doigts d'en venir aux mains...



Jean-Luc

Bremond au sommet du Carstensz Pyramid, en Papouasie, en 2013 (J-L. BREMOND).

Il s'agissait d'une expédition internationale, j'étais le seul français car mon collègue rencontré à l'Elbrouz a eu un accident en se rendant à l'aéroport pour la Papouasie. À mes côtés, des Américains, des Canadiens, une Mexicaine, un Italien, un Kazakh, mais j'ai fait le sommet en solo intégral, et c'était magique.

7. Mont Vinson : 4.892 m (2014)

C'est ici, en Antarctique, que j'ai terminé ce défi. Ce fut le plus cher des sept sommets, mais aussi la plus belle expédition de toutes. On accède à cette montagne seulement par un avion cargo qui se pose sur la glace. C'est hyper-protégé, ce qui en fait l'endroit le plus pur qu'il m'a été donné de voir, même si les conditions climatiques sont extrêmes et que les températures descendent jusqu'à -40 degrés.

Il m'a fallu 13 mois de recherche pour réunir les 40.000 dollars de budget. Il était très dur de se faire accepter par l'agence qui détient le monopole sur cette région. Aucune coordonnée des personnes participant à l'expédition n'a été divulguée alors que je savais qu'il y avait un autre français d'inscrit. Nous nous sommes découverts sur place.

C'est un Savoyard surnommé Yéti qui a été désigné comme mon compagnon de cordée. Il a énormément souffert et il m'a humblement avoué que le Vinson avait été très dur pour lui.



Jean-Luc

Bremond au sommet du Mont Vison, en Antarctique, en 2014 (J-L. BREMOND).

Un endroit superbe, d'une beauté à couper le souffle. J'ai conscience de l'immense chance que j'ai eu de fouler la glace de ce continent hors du commun. Pour cette ascension, j'ai réalisé 50.000 mètres de dénivelé en ski alpinisme en hiver.

La peur de ne pas arriver à redescendre

En haut de chaque sommet, une même sensation : un immense soulagement d'y être arrivé avec une certaine interrogation concernant ma vie et mon parcours, de la fierté bien entendu et de la joie, mais également de la peur de ne pas arriver à redescendre, de ne pas trouver la force physique et mentale de rester concentré sur la descente et de ne pas s'endormir, de ne pas chuter en raison de l'épuisement.

Arriver en haut d'un sommet, c'est la consécration, l'aboutissement de longs mois d'attente et de préparatifs. On est galvanisé, euphorique,

c'est une douce drogue liée à la très haute altitude.

Après cinq ans passés à courir après ce challenge, il est difficile de faire face à un quotidien monotone. Au retour, il est facile de tomber en dépression. C'est super dur, après avoir autant vibré. C'est pourquoi, j'ai tout de suite commencé à préparer un nouveau dossier de partenariat afin de réunir de la trésorerie pour gravir un second 8.000, mais sans oxygène cette fois.

J'ai choisi [Cho Oyu](#), en Himalaya, à 8.201 m d'altitude. C'est le 6e plus haut sommet de la planète. Mais tout dépendra du soutien que je pourrai obtenir ou pas : en tout cas il n'est pas interdit de rêver.

Propos recueillis par [Sébastien Billard](#)

Vous pouvez contacter Jean-Luc Bremond à l'adresse suivante : jean-luc@bremondpassion.com ou par téléphone : 06 68 54 57 97.